

## L'archéologie en question : les pays nordiques

Un débat entre Elisabeth Arwill-Nordbladh, Håkon Glørstad, Kristian Kristiansen, Liv Nilsson Stutz et Mads Ravn, mené par Jean-Paul Demoule

Elisabeth Arwill-Nordbladh, Jean-Paul Demoule, Håkon Glørstad, Kristian Kristianson, Liv Nilsson Stutz et Mads Ravn

Traducteur : François Boisivon

---

**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/perspective/12521>

DOI : 10.4000/perspective.12521

ISSN : 2269-7721

**Éditeur**

Institut national d'histoire de l'art

**Édition imprimée**

Date de publication : 30 juin 2019

Pagination : 19-44

ISBN : 978-2-917902-49-3

ISSN : 1777-7852

**Référence électronique**

Elisabeth Arwill-Nordbladh, Jean-Paul Demoule, Håkon Glørstad, Kristian Kristianson, Liv Nilsson Stutz et Mads Ravn, « L'archéologie en question : les pays nordiques », *Perspective* [En ligne], 1 | 2019, mis en ligne le 31 décembre 2019, consulté le 01 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/perspective/12521> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/perspective.12521>

---

# L'archéologie en question : les pays nordiques

Un débat entre Elisabeth Arwill-Nordbladh,  
Håkon Glørstad, Kristian Kristiansen, Liv Nilsson Stutz  
et Mads Ravn, mené par Jean-Paul Demoule

Y a-t-il une spécificité de l'archéologie des pays du Nord de l'Europe ? C'est à un archéologue danois, conservateur de l'Oldnordisk Museum de Copenhague, Christian Jürgensen Thomsen, que nous devons depuis 1836 le « système des trois âges », c'est-à-dire la distinction, fondatrice de la préhistoire européenne et au-delà, entre un âge de la pierre, un âge du bronze et un âge du fer. Dès le <sup>XVII</sup><sup>e</sup> siècle, le royaume de Suède avait institué un service archéologique national – il faut attendre le milieu du <sup>XX</sup><sup>e</sup> siècle pour que la France commence à faire de même.

## Une spécificité scandinave ?

C'est pourquoi nous avons demandé ici à cinq archéologues scandinaves de débattre de l'archéologie de leurs pays, en tâchant de combiner, outre la parité de genre, les trois principales nations (Danemark, Norvège et Suède) et les deux principaux types d'institutions impliquées, universitaires d'une part (Elisabeth Arwill-Nordbladh, Kristian Kristiansen, Liv Nilsson Stutz), et muséales de l'autre (Håkon Glørstad, Mads Ravn). S'il manque pour cette fois la petite Islande et la Finlande, du moins ces trois pays, dont les langues et l'histoire sont très proches, fonctionnent-ils en symbiose dans une communauté scientifique plutôt homogène, chaque membre d'un pays pouvant indifféremment chercher et enseigner dans n'importe lequel des deux autres.

Ces trois pays, on le sait, figurent constamment en tête des incontournables classements mondiaux, quelle que soit la valeur qu'on leur attribue, qui entendent juger de l'« indice de bonheur » tout comme de l'« indice de démocratie » de chaque nation. Curieusement d'ailleurs, ces trois pays parmi les plus démocratiques du monde sont des royaumes ! Un mot est par ailleurs absent dans le débat qui va suivre, celui de protestantisme – sans doute tellement ancré dans la culture scandinave qu'il n'est même plus perçu par ses membres. Pratiquée ou non, cette religion n'en structure pas moins la vision du monde, l'éthique et les comportements de bien des citoyens scandinaves et l'on pourra sans doute en retrouver aussi l'écho ici. Mais, comme le rappelle Håkon

Glørstad, c'est aussi la mer qui, depuis les sociétés de chasseurs-cueilleurs mésolithiques en passant par les Vikings, explique une grande partie des spécificités de l'histoire de ces régions côtières ou insulaires.

L'archéologie, au sens moderne du terme, a joué un rôle fondamental dans la constitution des identités nationales à partir des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècle, pour chaque nation à sa façon. La France a eu, par exemple, à affronter dans son roman national les trois défaites successives des Gaulois face aux Romains, puis des Romains face aux Francs, et enfin de ces derniers, dilués culturellement et linguistiquement dans la masse gallo-romaine conquise. Ici, on verra de quelle manière concrète les antiquités peu à peu sorties de terre ont structuré le sentiment national sous l'égide d'un pouvoir royal fort et soucieux de leur protection, la préhistoire devenant ainsi, selon le mot de Elisabeth Arwill-Nordbladh, « partie prenante de la modernité ». Ce rôle majeur de l'État s'est poursuivi aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles dans la constitution des grands musées nationaux, tout comme dans celle des universités, et se perpétue aujourd'hui.

## L'État et les citoyens

Il s'en est ensuivi un fort intérêt du public, essentiel pour la préservation des découvertes. Ainsi de grandes opérations de prospection et de reconnaissance des sites ont-elles pu être menées en Suède, il y a quelques décennies, par le service archéologique national en étroite collaboration avec les propriétaires des terres. Cet engagement des citoyens a permis au Danemark de libéraliser récemment la pratique des détecteurs de métaux, avec des résultats positifs et une déclaration apparemment systématique des trouvailles contre rétribution, une mesure qui n'est pas forcément transposable dans d'autres pays, le nôtre compris. La muséographie scandinave est traditionnellement célébrée pour son inventivité, à rebours de certaines expositions parisiennes de prestige, aux éclairages sophistiqués et aux explications étiques. Les musées danois n'ont-ils pas reçu en 2017

quinze millions de visiteurs, soit trois fois la population d'un pays qui n'est pourtant pas une destination touristique de premier plan ? La face sombre de cet engouement pourrait cependant résider dans les manipulations de l'histoire par les mouvements populistes contemporains dont l'audience ne cesse de croître en Scandinavie, comme dans de nombreux autres pays d'Europe – et du monde.

Cette forte tradition étatique et citoyenne du « bon gouvernement » et de l'État-providence a fait jusqu'à présent écarter les dangers de la privatisation de l'archéologie préventive, qui s'est peu à peu développée dans divers pays européens, France comprise, avec de nombreuses dérives dues à la concurrence commerciale entre les entreprises, dont la dégradation des conditions de travail sur le terrain, tout comme celle de la qualité scientifique. Le Danemark comme la Norvège l'ont exclue jusqu'à présent, tandis

1. La découverte, vers 1900, de navires vikings bien préservés souleva l'enthousiasme national et fut la pierre angulaire de la nouvelle identité norvégienne exaltant les Vikings et l'histoire du pays au premier Moyen Âge. Photographie des collections du Musée d'histoire culturelle (Oslo).



qu'en Suède, où elle est pratiquée, le Musée national continue cependant à réaliser plus des deux tiers des interventions archéologiques. Les auteurs montrent comment l'activité d'entreprises commerciales privées d'archéologie préventive, quand bien même elle est beaucoup plus encadrée qu'ailleurs, reste néanmoins antinomique de programmes de recherche cohérents et approfondis.

## Sciences « dures » et postmodernisme

Quant aux problématiques de recherche, les auteurs reconnaissent une certaine dépendance par rapport au monde anglo-américain, même si ses dérives postmodernes, y compris dans l'utilisation abusive de la *French Theory* (Derrida, Foucault, Lyotard, Deleuze, etc.) tendent désormais à s'estomper. De fait, l'archéologie scandinave a une longue pratique positiviste du recours aux sciences naturelles et physico-chimiques en archéologie, qui se prolonge dans les recours actuels aux analyses de strontium dans les ossements humains pour identifier les déplacements des personnes, ou à la paléogénétique, qui permet d'illustrer aussi bien les migrations que les rapports de parenté et les systèmes matrimoniaux. À condition, comme le précise Håkon Glørstad, de ne pas retomber dans des « interprétations simplistes » – migrationnistes par exemple.

Parmi les innovations de la recherche scandinave, on pourra reprendre les exemples mentionnés par Elisabeth Arwill-Nordbladh, celui de l'archéologie du genre, dans laquelle elle a elle-même joué un rôle important, ou celui de l'archéologie des Gens du voyage, dont la présence est attestée en Scandinavie dès le début du XVI<sup>e</sup> siècle, et dont les installations ont pu être étudiées, en liaison avec les populations actuelles – des recherches qui gagneraient à être développées, comme elle le précise, sur les minorités samies (désignées naguère par le terme, en fait insultant, de « Lapons »).

Si la trajectoire des sociétés scandinaves, due en particulier, comme le rappellent les intervenants, à la géographie mais aussi à des choix vis-à-vis de leur environnement est différente de celle de bien d'autres régions du monde, l'archéologie scandinave, l'une des plus anciennes, continue à avoir beaucoup à nous apprendre, tant du point de vue de sa pratique que de ses résultats.

[Jean-Paul Demoule]

– **Jean-Paul Demoule.** Comment expliquer l'intérêt très précoce des pays scandinaves pour l'archéologie et la constitution, en Suède par exemple, de la préfiguration d'un service archéologique dès le XVIII<sup>e</sup> siècle ? Quel a été son rôle dans la construction des identités nationales dans ces pays ?

– **Håkon Glørstad.** L'intérêt précoce manifesté dans les pays scandinaves pour l'archéologie a, me semble-t-il, différentes causes. La construction des identités nationales fut certainement une force motrice<sup>1</sup>. Au XIX<sup>e</sup> siècle, la Suède et le Danemark durent admettre tous deux que les puissances politiques qu'ils avaient représentées dans le contexte européen avaient fait leur temps. Les deux pays avaient perdu des territoires coloniaux et régionaux au profit d'autres nations. Au même moment, des forces profondes s'efforçaient de démembrer plus encore les vieux royaumes – les Norvégiens, notamment, luttèrent pour leur indépendance, obtenue du Danemark (1814), et plus tard de la Suède (1905). L'histoire et l'archéologie devinrent indéniablement des outils politiques<sup>2</sup> dans la quête d'une identité nationale ravivée

ou recréée (**fig. 1**) : les fondations de la reconstruction nationale se trouvaient dans le lointain passé des peuples scandinaves. Néanmoins, le besoin d'affirmation des identités n'explique que partiellement cet intérêt pour l'histoire ancienne et la préhistoire. Le XIX<sup>e</sup> siècle est aussi marqué par la fondation d'écoles dans tout le monde rural. En Suède, elles sont institutionnalisées plus tôt encore. L'Église et l'école ont formé le terreau de groupes assez importants de personnes éduquées, qu'intéressait l'histoire.

La croissance démographique et la modernisation de l'agriculture eurent en outre pour conséquence qu'un grand nombre de monuments et de sites furent frappés de destruction, facilitant ainsi, paradoxalement, l'accès du public cultivé aux objets manufacturés de la préhistoire et de l'histoire ancienne<sup>3</sup>.

Enfin, la Scandinavie est au XIX<sup>e</sup> siècle une région relativement tranquille en Europe, propice au développement des arts et des humanités ; elle connaît un âge d'or, avec une vie culturelle extraordinairement riche. Le goût pour les questions historiques n'échappe pas à cette évolution.

– **Kristian Kristiansen.** Le rôle pionnier du Danemark dut beaucoup à l'intégration aux collections du Musée national, dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle, d'importantes et relativement nombreuses découvertes archéologiques. Ainsi les pays scandinaves disposaient-ils d'un avantage méthodologique, en raison même de l'abondance de ces découvertes, sur les autres pays d'Europe. À quoi l'on peut ajouter un environnement favorable, à savoir des archéologues novateurs et le soutien des autorités, du roi, en l'occurrence, au Danemark. Mais l'intérêt d'intellectuels brillants pour la discipline dut aussi beaucoup au prestige acquis par l'histoire et la préhistoire dans le discours national, même si l'archéologie se définissait elle-même comme internationale<sup>4</sup>.

– **Mads Ravn.** Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, le Danemark était une monarchie absolue éclairée, centralisée et plurilingue. Le roi Frédéric VII (1848-1863) abolit pacifiquement l'absolutisme par la signature de la Constitution démocratique du 5 juin 1849. L'archéologie s'est développée au Danemark à partir des Lumières, du goût pour les antiquités et de la centralisation des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles ; elle est ainsi devenue une discipline empirique, à vocation muséale, teintée de romantisme national, dotée d'un Musée royal des antiquités nordiques, devenu Musée national en 1892, situé dans la capitale du royaume<sup>5</sup>. En outre, la mise en culture intensive des terres du pays fut l'occasion de nombreuses découvertes, qu'il fallut classer. En 1814, la Norvège quitta l'Union dano-norvégienne. En 1864, le Schleswig et le Holstein devinrent provinces prussiennes, après l'humiliante défaite danoise (paix de Vienne). Suite à ces pertes d'importants territoires, la société danoise, réduite malgré elle à une seule de ses composantes socio-culturelles, réinventa sa grandeur dans le passé. Plusieurs monarques utilisèrent à cette fin l'archéologie<sup>6</sup>. En 1861, quelques années seulement avant la perte du Schleswig et du Holstein<sup>7</sup>, Frédéric VII conduisit ainsi des fouilles à Jelling, dans le Jutland, où les rois vikings Gorm l'Ancien et son fils Harald « à la Dent bleue » tenaient leur cour au X<sup>e</sup> siècle. À partir de là se développe un récit qui fait de Jelling une icône nationale et le lieu de naissance du Danemark<sup>8</sup> (**fig. 2**), car on peut lire sur la pierre runique de Jelling que Harald « à la Dent bleue » gagna « tout le Danemark et toute la Norvège » pour lui et les Danes christianisés. C'est l'autorité du texte, non l'archéologie, qui fabrique ici l'icône nationale. La présence du symbole du Christ inscrit sur la pierre runique sur le passeport européen danois montre que Jelling et la pierre runique sont aujourd'hui encore considérés comme le « certificat de naissance » du Danemark.

Nous verrons d'autres exemples de cet entremêlement de l'archéologie et du roman national dans les interprétations téléologiques apparaissant de temps à autre au gré

2. La pierre runique de Jelling (Danemark), milieu du X<sup>e</sup> siècle.



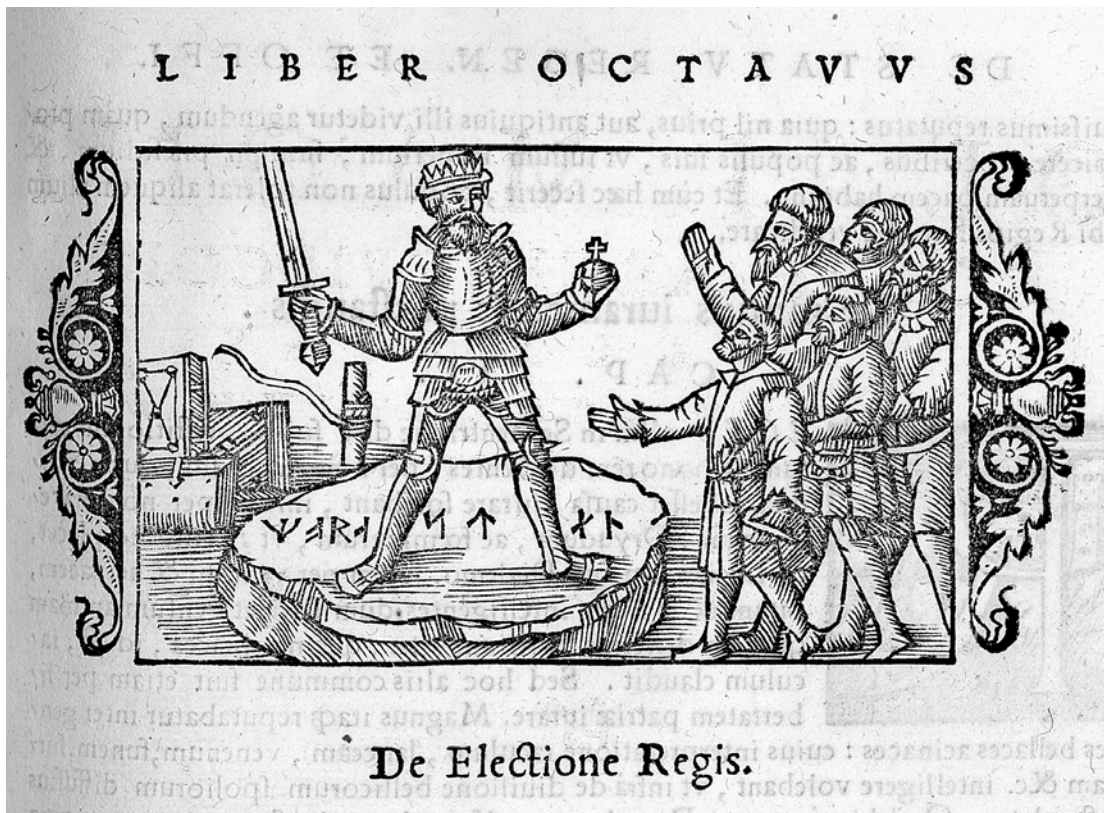
des débats savants<sup>9</sup>. Au Danemark, l'archéologie livre le récit, à travers l'histoire, d'un groupe ethnique particulier et homogène parvenu à créer un État national. Une thèse récente laisse entendre que le nationalisme danois est culturel et s'appuie davantage sur une conscience ethnique qu'en Norvège, par exemple, où il est plus politique<sup>10</sup>.

L'unité nationale a un aspect positif : l'archéologie est une discipline très populaire au Danemark. Ainsi, les prospecteurs bénévoles utilisant des détecteurs de métaux notifient et déposent chaque année des milliers d'objets trouvés dans les champs labourés, ce qui confirme la sympathie dont jouit « notre patrimoine » et le soutien dont bénéficie la science toujours bien vivante des « antiquités »<sup>11</sup>.

L'archéologie s'est cependant développée tard comme discipline universitaire au Danemark. Il me semble qu'on en trouve certaines causes dans l'héritage de l'absolutisme et l'orientation centralisatrice du Musée national – renforcée par la personnalité de ses directeurs, Christian Jürgensen Thomsen (1788-1865), Jens Jacob Asmussen Worsaae (1821-1885) et Sophus Otto Müller<sup>12</sup> (1846-1934) –, mais aussi par sa philosophie positiviste et son approche empirique. Johannes Brøndsted (1890-1965), à la tête du Musée national de 1917 à 1941, fut le premier titulaire d'une chaire d'archéologie à l'université de Copenhague (il y est nommé en 1941). Sa formation classique d'historien ne l'empêcha pas d'exporter à l'université les conceptions centralisatrices et empiristes du Musée national<sup>13</sup>, alors dominantes dans le champ de l'archéologie. Le professeur Carl Johan Becker (1915-2001), qui succéda à Brøndsted, maintint cette tradition, que l'université d'Aarhus, où l'archéologie commence d'être enseignée en 1947, allait toutefois bousculer : une nouvelle génération d'archéologues, plus attirés par l'archéologie processuelle et marxiste, vinrent après-guerre remettre en cause l'orientation générale<sup>14</sup>. Il reste que la plupart des praticiens dans les deux universités et les musées ont longtemps perçu l'archéologie comme une discipline muséale et inductive, et beaucoup moins comme une discipline universitaire.

– **Elisabeth Arwill-Nordbladh.** L'historiographie de l'archéologie suédoise offre de nombreux exemples d'une pratique antiquisante liée de façon significative à l'identité d'une société et à l'image qu'elle a d'elle-même<sup>15</sup>. La nature matérielle du monument ou de l'objet en constitue peut-être une explication. Comme l'a notamment établi Pierre Nora<sup>16</sup>, la matérialité est adaptée à la préservation de la mémoire, des souvenirs, des histoires. Le lien avec les idéologies ou les identités nationales est aisé. En outre, l'objet ancien est souvent associé à une topographie et s'enrichit d'un sens géographique. La géographie, l'espace et l'aménagement de l'environnement peuvent orienter les significations. La dimension temporelle pousse d'autres ramifications. Le passé lointain, une figure historique ou mythique pouvaient conférer lustre et prestige à l'objet antique. Ainsi la pratique antiquisante peut-elle influencer le sentiment d'identité nationale<sup>17</sup>.

Le site patrimonial de *Mora sten* (la pierre de Mora), non loin d'Uppsala, en offre un exemple. Le monument est décrit par Olaus Magnus (1490-1577), prêtre et « antiquaire », dans son *Historia de gentibus septentrionalibus*, publiée en 1555 durant son exil à Rome, où il réside avec son frère Johannes, dernier archevêque catholique de Suède. Le livre VIII, intitulé « Sur le pouvoir royal, les représentants du gouvernement et les forces armées », s'ouvre sur le chapitre consacré à l'« élection des rois<sup>18</sup> ». La pratique en est mentionnée dans deux lois comtales du XIV<sup>e</sup> siècle et les textes rapportent déjà, un siècle plus tôt, des élections royales. Jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle, des sources écrites laissent entendre que des élections se sont bien tenues à cet endroit (**fig. 3**). En revanche, à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, la pierre fut déplacée, ce qui signifie que lorsqu'Olaus Magnus s'est rendu sur les lieux, il n'a pu l'y voir. La documentation atteste qu'on chercha souvent la pierre au cours des siècles suivants, mais en vain. Huit pierres, entières ou partiellement brisées subsistent sur le site, certaines portant des inscriptions de noms royaux. L'une d'elles montre les armoiries des *Tre Kronor*, les « trois couronnes », que les Danois ont aussi revendiquées comme un symbole de leur



### De Electione Regis.

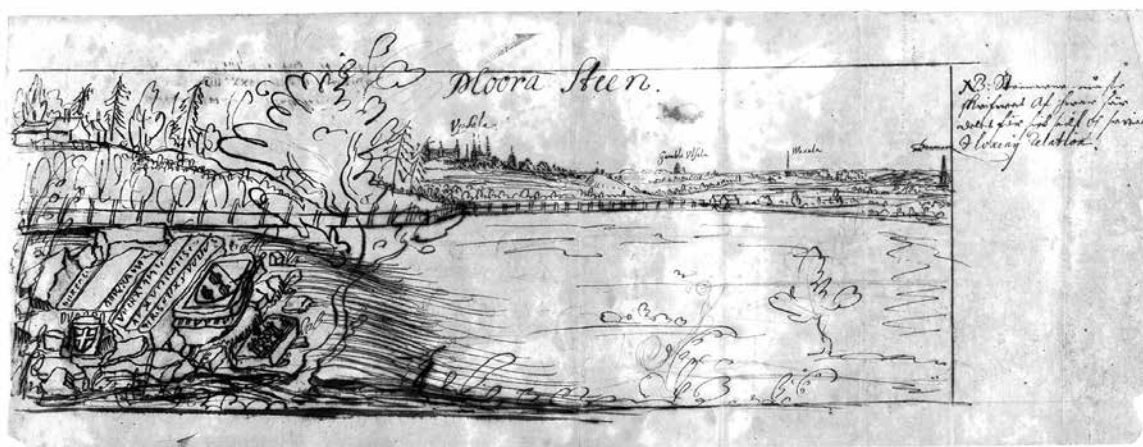
identité nationale et qui ont fait l'objet d'âpres disputes. Dans son texte, Olaus Magnus rappelle quels critères déterminaient l'élection : la loi ancienne, les coutumes ancestrales, une grande assemblée du peuple et les exhortations des hommes les plus sages, représentant toutes les régions du pays. La pierre elle-même était un emblème de solidité. La cérémonie s'achevait avec l'élévation du roi élu sur la pierre de Mora d'où il recevait les ovations de l'assemblée<sup>19</sup> et jurait de protéger, après les « saintes cérémonies » conduites par les évêques catholiques, la Sainte Foi<sup>20</sup>. Ce récit est une attaque politique à peine voilée contre le roi Gustave I<sup>er</sup> Vasa (1496-1560), contemporain d'Olaus Magnus et responsable de son exil à Rome. Dix ans avant la publication de l'*Historia*, Gustave I<sup>er</sup> décréta la foi luthérienne comme religion officielle et la transmission héréditaire de la couronne suédoise.

En rappelant le rôle de l'ancienne pierre de Mora, emblème de l'élection du monarque et de son rôle de protecteur de la foi catholique, Olaus Magnus, fort de ses connaissances antiquisantes, dénonçait l'iniquité des changements constitutionnels voulus par le roi. Par son texte, il place le passé au centre du présent. Il illustre bien les relations des antiquaires avec le monde qui les environne mais aussi l'influence des pratiques antiquisantes et la force qui peut être conférée à un site patrimonial.

La pierre de Mora, quoiqu'absente, demeura comme une énigme rebelle, et continua de jouer un rôle. Tant Gustave I<sup>er</sup> que son fils Johan III (1537-1592) la cherchèrent, et le second ordonna qu'un édifice fût érigé pour protéger ce qui restait du monument. On ne sait pourtant pas si cet ordre fut suivi d'effet. L'historien de l'archéologie Ola Jensen y

3. Le roi, qui vient d'être élu, est monté sur la pierre (la pierre de Mora, *Mora sten*, disent les inscriptions runiques) pour être acclamé, dans Olaus Magnus, *Historia de gentibus septentrionalibus*, livre VIII, chap. I, « Sur l'élection des rois ».





4. Erik Dahlbergh, *Mora Stenar*, partie basse du dessin à la plume et encre brune et à la pierre noire, préparatoire pour *Suecia Antiqua et Hodierna* (1716), Stockholm, Bibliothèque nationale de Suède, KoB Dahlb. Handt. 3:22.

voit le premier exemple, en Suède, de l'attention officielle accordée à un site patrimonial<sup>21</sup>. Mais quel est le sens de cet effort mémoriel ? Représente-t-il un attachement à la tradition, un témoignage d'attention et de considération, ou bien ne s'agit-il que de s'approprier une mémoire controversée ? Jensen pense qu'il est lié aux trois couronnes gravées

et par conséquent au différend avec les Danois. Dans ce cas, l'objet antique ou d'antiquité deviendrait un moyen d'asseoir le prestige politique de son détenteur.

Au cours du temps, le lien avec la pierre de Mora fut réaffirmé. En témoigne la façon dont l'ingénieur et architecte Erik Dahlberg (1625-1703) documente les vestiges du pré de Mora (*Mora äng*) pour son recueil d'estampes topographiques *Suecia Antiqua et Hodierna*. La propagande nationale y apparaît sans fard. Les pierres sont représentées jonchant le sol en désordre, mais les trois couronnes y sont nettement visibles<sup>22</sup> (fig. 4).

La pierre de Mora est définitivement intégrée au patrimoine national en 1770. Le roi Gustave III, descendant indirect de Gustave I<sup>er</sup>, ordonne à l'un de ses architectes militaires la construction d'un petit édifice sur le pré de Mora. Les vestiges des pierres y sont démenagés et y sont toujours conservés. Ainsi protégés, pouvant être visités, ils deviennent simultanément propriété – chargée de sens – du pouvoir royal. Le bâtiment protecteur fournira la scène officielle de l'exposition des pierres. Du point de vue de l'antiquaire, les fragments étaient des homologues, voire des équivalents, de la pierre d'élection disparue.

En considérant la manière dont la compréhension de l'objet et du site patrimoniaux de la pierre et du pré de Mora évolue au cours du temps, nous assistons aux négociations qui président à leur valorisation et les marquent d'une signification propre à l'égard du pouvoir et de l'identité nationale. Le temps, l'espace et les sens flexibles de l'objet forment les éléments constitutifs, également importants, du goût pour les antiquités et de la pratique des antiquaires en Suède du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle. On voit également que cette pratique s'inscrit dans un dialogue avec le reste de la société.

– **Liv Nilsson Stutz.** L'intérêt précoce manifesté dans les pays nordiques pour l'archéologie s'explique probablement mieux à la lumière d'une combinaison de facteurs, parmi lesquels une administration centrale relativement puissante et, à la longue, une culture de l'État bienveillant, dans un contexte de curiosité des milieux académiques dont s'affirmait l'autorité (ce qu'illustrent les voyages de Linné et son système de classification). Au cours

du XIX<sup>e</sup> siècle, alors que l'archéologie émerge comme discipline académique, nous assistons à un tournant vers un projet explicitement nationaliste. Durant cette période, les campagnes sont inventoriées et non seulement les monuments archéologiques, mais le folklore et les arts et traditions populaires sont répertoriés et consignés d'une façon qui n'est pas sans évoquer ce que nous connaissons dans des contextes coloniaux. Ces initiatives ont à la fois préservé et placé sous surveillance les cultures traditionnelles, les inscrivant dans un récit nationaliste. À la même époque, les images du passé enfoui étaient mobilisées pour renforcer la cohésion nationale. On peut le voir dans des œuvres destinées aux espaces publics comme la peinture monumentale de Carl Larsson *Midvinterblot* (1914-1915, **fig. 5**) au Nationalmuseum de Stockholm ou le groupe statuaire des *Joueurs de lur* de Siegfried Wagner (1911-1914) au centre de Copenhague. C'est aussi dans ce contexte qu'émerge la figure romantique du Viking comme icône de l'identité scandinave, qui continue d'occuper une place centrale dans l'attirail touristique et nationaliste.

L'archéologie et la protection du patrimoine culturel devinrent pour l'État bienveillant un projet à superviser, à organiser et à contrôler, mais qui continuait d'associer les citoyens. Ceux-ci, censés détenir collectivement ce passé, pouvaient participer à sa sauvegarde. Aujourd'hui encore, on voit des citoyens qui ont réalisé une découverte exceptionnelle et – c'est là le point essentiel – qui l'ont restituée à l'État – traités dans la presse comme des héros nationaux. À l'opposé, les pillards et les personnes qui ont commis des dégradations sur des sites archéologiques sont perçues non seulement comme des délinquants, mais comme des tricheurs, des gens qui ont violé une part essentielle du contrat social.

Si l'archéologie universitaire s'est distancée des discours nationalistes dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, nombre des récits antérieurs perdurent hors de la sphère académique. Nous assistons aujourd'hui à une entreprise d'appropriation de l'archéologie et du patrimoine culturel par l'extrême-droite politique (par exemple par les « Démocrates » suédois) à l'appui d'un récit nationaliste qui demeure profondément enraciné dans cette tradition non critique plus ancienne.

5. Carl Larsson, *Midvinter Blot* [Le Sacrifice du solstice d'hiver], 1914-1915, Stockholm, Nationalmuseum.



– **Jean-Paul Demoule.** L'État a-t-il toujours joué dans l'archéologie des pays scandinaves un rôle essentiel, et ce rôle se poursuit-il, même dans le cas du développement d'une archéologie préventive privée ?

– **Mads Ravn.** Au Danemark, l'État a toujours joué dans ce domaine un rôle fondamental. Les raisons viennent d'en être soulignées. Aujourd'hui, c'est le ministère de la Culture, par le biais de son Agence pour la culture et les palais, qui supervise et valide tous les budgets de fouilles archéologiques préventives. En outre, les prescriptions faites par les musées publics ou dotés par l'État sont soumises à l'Agence. Si l'aménageur finance les fouilles, les musées archéologiques reçoivent aussi le concours administratif de l'État et des municipalités qui les accueillent, notamment pour les missions définies au titre du chapitre VIII de la loi sur les musées qui régit les obligations et les financements en matière de fouilles préventives. Les découvertes effectuées lors des fouilles reviennent de droit aux vingt-sept musées archéologiques répartis sur le territoire en association avec les municipalités locales. Pour ces raisons, l'archéologie privée ne s'est pas développée au Danemark, soit parce qu'elle n'est pas adaptée à un tel système, soit parce que les fouilles sont considérées comme relevant des compétences publiques, comme nombre d'autres tâches menées à bien par l'État-providence. Tant que l'archéologie jouit d'un fort soutien dans l'opinion, ce modèle, défendu par une large majorité au Parlement, n'est probablement pas menacé. Un autre argument milite en faveur du maintien de l'archéologie hors de portée des fouilles préventives privées, c'est qu'ainsi les musées, n'étant pas trop vulnérables aux crises et aux fluctuations économiques, ont la possibilité de produire un savoir de meilleure qualité – argument que je ne peux développer plus avant ici<sup>23</sup>.

– **Kristian Kristiansen.** Pour répondre en un mot à la question : oui. À ce jour, ni le Danemark ni la Norvège n'ont accepté l'entreprise privée dans l'archéologie préventive. La Suède l'a fait, jusqu'à un certain point<sup>24</sup>.

– **Liv Nilsson Stutz.** N'ayant jamais moi-même travaillé dans le domaine de l'archéologie préventive, mes connaissances sur le sujet sont quelque peu limitées. Néanmoins, pour ce qui concerne le rôle de l'État, il est probablement utile de revenir à l'idée d'État bienveillant, déjà abordée, et à la propriété collective présumée du patrimoine culturel par les citoyens. Cette tradition apparaît particulièrement vivante dans les prospections à grande échelle systématiquement conduites, en Suède, par la Direction nationale du patrimoine, voici plusieurs dizaines d'années. Les archéologues suédois ne se contentaient pas de consulter dossiers et cartes, mais faisaient activement participer les citoyens, notamment les agriculteurs possédant des terres, incités à parler de ce qu'ils avaient trouvé. J'ai moi-même rencontré des fermiers qui me montraient dans leur cuisine la boîte où ils conservaient les silex qu'ils avaient trouvés, tandis que nous conversions sur les lieux de leur découverte. Les archéologues prenaient des notes et les informations ainsi recueillies permettraient de remplir une référence ultérieure. Ce modèle était fondé sur la confiance mutuelle : l'archéologue, représentant l'État, se fiait à l'agriculteur pour que celui-ci partage les informations dont il disposait et montre ses découvertes. On estimait également que les agriculteurs auraient suffisamment confiance en l'État pour ne pas s'inquiéter d'éventuelles conséquences résultant de la présence de sites archéologiques sur leurs terres et qu'ils s'intéresseraient suffisamment à l'archéologie pour être attentifs et soigneux. La conversation et la reconnaissance mutuelle jouèrent probablement un rôle important dans la construction et l'entretien de la confiance.

Ce travail, qui créait une relation entre l'archéologie en tant qu'institution publique et les individus citoyens, est en train de disparaître. Les prospections à grande échelle ne sont plus menées de la même façon, et c'est peut-être, à la vérité, l'une des pertes fortuites les plus

dommageables entraînées par la privatisation du secteur de l'archéologie préventive. Cette perte ne présente pas tant le risque de manquer des sites – les prospections et les sondages les détecteront probablement la plupart du temps ; mais c'est le sens de la propriété collective et la relation des non-spécialistes avec l'archéologie qui risque en revanche de se perdre. Cela dit, les pays nordiques disposent tous de protections juridiques très strictes qui régulent les vestiges archéologiques, les perspectives de l'archéologie préventive et, d'une façon plus générale, garantissent, malgré certaines difficultés ou certaines conséquences imprévues déjà évoquées, que la qualité du travail archéologique ne sera vraisemblablement pas compromise comme elle a pu l'être dans des pays, aux États-Unis par exemple, où la privatisation a prévalu.



6. Tourets de rênes dorés provenant d'un tertre funéraire royal à Borre dans le comté de Vestfold, en Norvège, daté de l'ère viking. Le tertre fut utilisé comme gravière dans les années 1850. Les monuments archéologiques ne furent pas placés sous la protection des lois avant 1905.

– **Håkon Glørstad.** L'État – voire le roi – ont joué un rôle important dans l'évolution de la gestion du patrimoine en Scandinavie. À l'époque médiévale, déjà, l'or et l'argent trouvés dans le sol avaient pour les Danois un statut juridique particulier, constituant des *Danefe* (des « propriétés de l'homme mort » ou propriétés sans possesseur<sup>25</sup>). Au regard de la loi, ces objets appartenaient au roi. Aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, le statut des *Danefe* s'étend à tous les objets historiques trouvés dans les mêmes conditions. En tant que propriétés royales, ils étaient conservés dans des *Kunstkammers* ou « cabinets d'art » du roi. Vers 1800, la responsabilité des *Kunstkammers* et des *Danefe* fut confiée à l'État, tandis qu'une Direction des antiquités était créée ; cette autorité publique fut chargée de la gestion des collections d'objets préhistoriques et de l'application de la loi concernant les *Danefe*. Elle est au fondement de la gestion actuelle du patrimoine culturel et du Musée national au Danemark<sup>26</sup>.

Les Suédois disposaient d'une loi similaire entrée en vigueur en 1864, mais en Norvège, le cadre légal de la propriété des objets de la préhistoire ne fut défini qu'en 1905. Avant 1814, la Norvège relevait du régime danois des *Danefe* (fig. 6).

C'est l'État qui a mené et contrôlé la transmission aux musées des collections royales et de l'autorité de régulation des *Danefe*, initiant ainsi la gestion moderne du patrimoine culturel. Depuis lors, les États scandinaves ont toujours été profondément impliqués dans la gestion du patrimoine culturel. Au Danemark et en Norvège, cette dernière incombe à l'Administration, et si certaines fondations (des musées et des instituts) se sont vu accorder des responsabilités, on ne peut parler pour autant de système concurrentiel d'appels d'offres. En Suède, la gestion du patrimoine culturel, privatisée dans les années 1990, est en revanche fondée, du moins théoriquement, sur la concurrence<sup>27</sup>. On peut toutefois se poser des questions sur le bon fonctionnement de ce système et aujourd'hui, le Musée national de Stockholm (Statens historiska museum) se voit confier 70 % des missions de fouilles archéologiques préventives. En pratique, le système suédois d'appels d'offres est maintenu en vie artificiellement.

– **Elisabeth Arwill-Nordbladh.** J'ai précédemment évoqué les relations privilégiées de l'antiquaire avec le pouvoir d'État. Mais Olaus et Johannes Magnus étaient bien plus que de simples antiquaires, des érudits tenus en haute estime dans la communauté catholique

intellectuelle européenne. En outre, à cette époque, l'autorité du règne de Gustave I<sup>er</sup> Vasa était encore chancelante. Par la suite, me semble-t-il, la couronne suédoise et l'État ont joué un rôle fondamental dans le développement des identités nationales, en finançant et en dirigeant les pratiques des antiquaires et des archéologues. Aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, les membres des familles royales, comme la dynastie des Vasa, et les grands seigneurs régionaux, par exemple un Magnus Gabriel De la Gardie, organisaient la recherche en la soumettant à leurs desideratas et en contrôlant le porte-monnaie. L'Antiquaire du royaume et son cabinet, l'*Antikvitetskollegiet*, avaient la charge de rassembler le matériau empirique et de composer le récit national<sup>28</sup>. Conformément aux théories de Benedict Anderson, qui relie le nationalisme aux notions d'histoire commune et de *communautés imaginées*<sup>29</sup>, cela signifie que l'intérêt pour les antiquités et la représentation qui en découle eurent une fonction centrale dans le développement des identités nationales. Néanmoins, le caractère de l'identité nationale, et par conséquent l'identité partagée, a varié au cours du temps.

L'une des raisons des flexions du récit historique et national est à chercher dans la multiplication des acteurs sur la scène des antiquités. Ainsi des membres de l'aristocratie terrienne pouvaient-ils subventionner des expéditions, afin de rassembler les preuves de l'ancienneté de leurs possessions. Certains ecclésiastiques locaux amassèrent aussi systématiquement les témoignages archéologiques. Dans le récit historique du XVII<sup>e</sup> siècle, l'image nationale accompagne souvent l'expansion géographique et affirme le prestige de la couronne. Au cours des siècles suivants, une place est faite à des articulations plus romantiques et régionales, même si le programme national se maintient.

À cette très brève esquisse des catégories d'acteurs impliquées dans les antiquités et l'archéologie, j'aimerais ajouter deux groupes supplémentaires ; celui des savants, « antiquaires » ou historiens des universités de Lund et d'Uppsala, dont le nombre croissait, ainsi que les sociétés locales et régionales d'antiquaires (en suédois *Forminnesförening*), qui ne cessèrent de se développer. Espaces publics, ces sociétés comptaient parmi les rares lieux d'échanges ouverts aux femmes comme aux hommes. Quoique ressortissant au discours de la classe supérieure – même si des ecclésiastiques locaux associaient parfois la paysannerie aux programmes d'études (les traditions populaires étaient ici un outil important) –, les sociétés locales d'antiquaires offraient à un plus vaste public la possibilité de se familiariser avec le monde des antiquités et d'y relier des récits historiques. À mesure que se développait la connaissance archéologique et que les voies de diffusion de cette connaissance se multipliaient, l'intérêt général pour les récits du passé s'accrut – stimulant les identifications nationales à un passé commun. Evert Baudou<sup>30</sup> a noté que les milieux du patrimoine de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> siècle, en un temps de turbulences sociales, pouvaient remplir la mission idéologique de création de l'unité nationale. Dans un discours lors d'une réunion d'une société régionale d'antiquaires, Oscar Almgren (1869-1945), archéologue de renom, considérait que, pour tout un chacun ou presque, l'intérêt porté au patrimoine ancien « avait une mission sociale, une mission de rassemblement, en un sens qui diffère de l'acception ordinaire, car on trouve à tous les niveaux et dans toutes les parties de la société des protecteurs attentifs et capables de ces études<sup>31</sup> ». En outre, c'était un droit démocratique que de construire un avenir fondé sur le projet unificateur du patrimoine, quelles que soient la position et la condition de chacun<sup>32</sup>. Presque vingt ans plus tard, la même opinion était exprimée par Sigurd Curman (1879-1966), qui dirigeait alors les Antiquités nationales : « Peu de choses seraient à notre époque plus indiquées, sans être contrariées par des considérations de classe et de parti, que de recueillir un même intérêt, porté par tous [aux questions nationales], comme lorsqu'il en va des soins dus aux trésors culturels hérités de nos ancêtres<sup>33</sup>. » La préhistoire intégrait la modernité.

Comme nous pouvons le voir, les notions patriotiques concernant la nation, les ancêtres, et l'évidente revendication d'un patrimoine culturel d'« origine et de résidence », pour citer

Anders Högberg<sup>34</sup>, ont servi de toile de fond à la construction d'un discours hégémonique national. Ce récit, fait d'un tissu élastique, peut être négocié pour offrir des histoires différentes, en fonction des besoins de la société. Néanmoins, les idées de base concernant la terre et l'origine en demeurent des éléments déterminants, diffusant les notions indispensables à l'évocation d'un passé commun. Il n'est pas toujours aisé de distinguer et d'observer ces blocs structurants, considérés comme essentiels ou naturels, en d'autres termes hégémoniques. Il est parfois plus facile de les repérer en faisant porter l'observation sur la relation à l'autre dans l'hégémonie, sur le « eux » ainsi construit<sup>35</sup>, catégorie souvent élidée, ou éludée, comme parée d'invisibilité. C'est un point sur lequel je reviendrai.

– **Jean-Paul Demoule.** Et quel est le rapport actuel à l'archéologie des citoyens de ces pays, eu égard notamment aux expériences muséographiques plutôt originales qu'on y rencontre ?

– **Liv Nilsson Stutz.** Les musées jouent un rôle crucial dans le tissage du lien avec le patrimoine culturel et dans le sentiment de propriété qui s'y attache. Dès lors que le but poursuivi est d'entretenir la relation avec les citoyens, ces institutions doivent être accessibles, accueillantes au plus grand nombre et pertinentes. Au cours des dernières décennies, les musées suédois ont expérimenté de nouvelles approches d'exposition de leurs fonds, avec cette ambition. Ces évolutions ont parfois été source de débat, critiquées pour avoir plus répondu à des préoccupations politiques qu'à une quête intellectuelle. Ces controverses ont mis en évidence des conceptions différentes de ce que devrait être l'archéologie : nombre d'archéologues et de professionnels des institutions muséales définissent son champ en termes scientifiques et le relient aux domaines de recherche actuels, tandis que les critiques (qui ne proviennent pas *stricto sensu* du monde savant, mais qui s'érigent en représentants des élites culturelles) considèrent que le rôle du musée devrait être plus centré sur la conservation et l'objet. Ces groupes se sont interpellés sur ce que « les gens » voulaient, dont ils ont eux-mêmes des opinions radicalement différentes. Si le débat a pris ces dernières années un ton plus convenu, il n'en révèle pas moins que les musées et l'archéologie sont des sujets qui comptent, que les gens considèrent comme importants. C'est extrêmement positif et apparemment prometteur pour l'avenir de l'archéologie en Suède.

Alors que la polémique fait rage dans les médias, les gens continuent de fréquenter les musées qui, notamment les grandes institutions, accueillent toujours beaucoup de monde. L'entrée des établissements publics est gratuite et la disparition de l'obstacle financier du ticket renforce leur fréquentation. Elle leur permettra de continuer à tisser la relation avec leurs visiteurs, principalement des citoyens des grandes villes et plus particulièrement de Stockholm, où la plupart de ces institutions sont situées.

Nous ne pouvons néanmoins tenir pour acquis que la relation entre les citoyens et l'archéologie demeurera aussi forte qu'elle l'a été dans le passé. Nombre d'organisations de simples citoyens – les *Hembygdsgårdar* – qui œuvrent dans les campagnes à la préservation du patrimoine culturel et sont fondées sur le bénévolat, vieillissent et finissent par disparaître. Beaucoup d'efforts et de moyens sont mis en œuvre pour les grandes institutions urbaines, et l'archéologie pourrait fort bien perdre dans un avenir proche des alliés dont elle a trop longtemps considéré qu'ils lui étaient naturellement acquis. Nous voyons là s'ouvrir une faille qui, si nous n'y prenons garde, peut être exploitée, notamment par des politiciens populistes.

– **Elisabeth Arwill-Nordbladh.** La loi suédoise sur le patrimoine structure le paysage patrimonial national, et par conséquent sa relation avec les Suédois. Pour ce qui concerne l'archéologie, certains points méritent d'être soulignés. Le postulat de base pose que les vestiges archéologiques, parce qu'ils sont vulnérables, doivent être sauvés et protégés. Quand un site



7. La plus grande construction résidentielle retrouvée sur le site de Snarsmon (Suède), photographiée pendant les fouilles archéologiques de 2005.

archéologique est menacé, une enquête doit être menée. En principe, ces examens sont effectués par des agents de l'archéologie préventive. Les recherches impliquent parfois d'autres entreprises, des musées locaux, des universités et des protagonistes locaux comme des écoles ou des groupes actifs dans le domaine du patrimoine culturel.

La définition de l'objet archéologique en lui-même apparaît comme un important facteur structurant : « une relique ou un vestige, dont l'origine est antérieure à 1850, définitivement laissé à l'abandon ». Elle conduit à des incohérences pour ce qui touche à un champ nouveau en archéologie, à savoir l'archéologie du passé récent (en suédois *samtidsarkeologi*), dont les données matérielles sont trop proches pour être protégées par la loi sur le patrimoine. En conséquence de quoi les recherches dans ce domaine sont menées, pour l'essentiel, hors

du domaine de l'archéologie préventive, le plus souvent à petite échelle et en coopération avec des groupes d'intérêts divers.

Je soulignerai ici un chantier où l'archéologie peut répondre à des interrogations sur le passé récent, à des questions d'identité, de mobilité et de transnationalisme. Ses résultats ont aussi permis l'émergence d'événements muséographiques innovants. De 2004 à 2007, le musée provincial du Bohuslän à Uddevalla, sur la côte occidentale suédoise, a mené des fouilles sur l'établissement de Snarsmon, au nord de la province de Bohuslän<sup>36</sup>, un chantier qui, de mon point de vue, permet de visualiser la relation à l'autre – au « eux » – dans l'hégémonie « de l'origine et de la résidence ».

Les premières fouilles conduites sur le site ont permis de mettre au jour treize fondations d'habitations et de petites aires débroussaillées. Des informations recueillies oralement auprès des habitants ont indiqué que Snarsmon, à partir de 1860 environ et pendant une cinquantaine d'années, avait servi de résidence temporaire – quoique régulière – à quelques groupes familiaux de la communauté des Gens du voyage. Du point de vue de la société locale, sa situation éloignée des autres villages ruraux reléguait Snarsmon aux marges sociales et géographiques. Pourtant, à 500 mètres de la frontière norvégienne, distance aisément franchissable, l'établissement permettait à ses membres, par sa localisation même, d'accéder à un réseau de chemins et de routes norvégiennes tout comme aux voies de passage de Suède occidentale. Les Gens du voyage tirant leur subsistance de divers services et de leur artisanat, vendu sur les marchés locaux et régionaux, leur situation, à Snarsmon, était en fait idéale<sup>37</sup>.

Le chantier devait permettre, à l'origine, d'en savoir plus sur les vestiges de bâtiments abandonnés dans un passé récent, mais il évolua bientôt vers une étude menée en collaboration avec des musées locaux norvégiens, soutenue par les municipalités concernées et par un projet transfrontalier en cours, Ekomuseum Gränsland. Différents groupes communautaires s'y intégrèrent, tant de la société rurale locale que de celle des Gens du voyage (en suédois *Resandefolket*). Ces derniers, liés à la communauté rom, sont présents en Suède et font partie de la société suédoise depuis au moins cinq cents ans – des documents historiques attestent de la présence à Stockholm à l'automne 1512 d'un groupe de trente familles, venues d'un « pays nommé Petite Égypte », avec leur chef, Anthonius, « comte accompagné de sa comtesse ».

Il s'agit probablement du même groupe que celui déjà débarqué au Danemark quelques années auparavant, muni d'une lettre d'introduction du roi d'Écosse Jacques IV à Jean I<sup>er</sup> de Danemark<sup>38</sup>. Par conséquent des témoignages historiques anciens montrent que Rom et/ou communautés de Gens du voyage prennent part depuis longtemps à l'histoire européenne. Une réalité souvent devenue invisible. En Suède, avec le paradigme en vigueur du patrimoine national, fondé sur la communauté d'origine et de résidence, déjà évoquée, les traces matérielles de la présence des Rom / Gens du voyage sont pratiquement indiscernables.

Outre les archéologues du musée, un historien de l'architecture et une ethnologue ont participé au travail sur le terrain. Les membres de la communauté des Gens du voyage, à la suite de fructueux débats, qu'ils ont animés de suggestions nouvelles, ont apporté une contribution cruciale à l'issue des recherches.

Au nombre des résultats de ce chantier<sup>39</sup>, on peut compter une meilleure connaissance du type d'établissements que représente Snarsmon (**fig. 7**), des expositions qui se sont tenues dans des musées des deux côtés de la frontière, une carte numérique administrée par des communautés suédoises et norvégiennes de Rom / Gens du voyage<sup>40</sup>, ainsi qu'une implication dans le processus en cours de production de savoir sur le patrimoine culturel des Gens du voyage / Rom<sup>41</sup>. Pour conclure, le succès du chantier de Snarsmon est celui d'un projet de recherche volontariste conçu en lien tant avec des groupes communautaires qu'avec l'ambition politique régionale de mener en commun, de part et d'autre de la frontière suédo-norvégienne, des initiatives culturelles. En outre, les principales idées qui sous-tendent le chantier de Snarsmon rejoignent des tendances générales au sein de la communauté patrimoniale suédoise, qui répondent à la volonté politique actuelle d'évoluer vers une société plus inclusive. Ainsi apparaissent désormais sur le devant de la scène d'autres chantiers consacrés au patrimoine culturel invisible de populations qui ne s'inscrivent pas dans l'hégémonie articulée autour du couple « origine et résidence<sup>42</sup> ».

Dernière remarque : je voudrais ajouter que l'historiographie du patrimoine des Rom / Gens du voyage est comparable à la difficile histoire patrimoniale des peuples samis. Partageant nombre de similarités, comme la vie nomade, une géographie qui traverse les frontières nationales (pour les Samis, celles de la Norvège, de la Suède, de la Finlande et de la Russie) et la lutte pour préserver un mode de vie traditionnel en opposition à la puissante modernité des États nations, les deux populations peuvent être considérées comme l'autre – le « eux » – de la relation d'hégémonie.

– **Kristian Kristiansen.** L'archéologie jouit encore d'un grand prestige dans l'opinion publique, qui s'y intéresse beaucoup, notamment au Danemark, où les amateurs et les gens utilisant des détecteurs de métaux ont été acceptés, dès lors qu'ils collaboraient avec les musées et étaient formés par eux, avec beaucoup de succès, contrairement à la Suède.

– **Mads Ravn.** Au Danemark, les relations entre l'archéologie, les musées et le public sont bonnes. En 2017, selon l'Agence pour la culture et les palais, 15,5 millions de personnes ont fréquenté les musées, soit le triple de la population du pays. Les musées ont aussi beaucoup évolué au cours des dernières années, s'attachant à organiser des expositions d'archéologie plus accessibles et plus ouvertes aux débouchés commerciaux, avec l'aide de généreuses fondations privées, qui ont parrainé tant de nouveaux bâtiments que de nouveaux événements, en partenariat avec les municipalités. La difficulté est de sensibiliser les jeunes et plus particulièrement les hommes âgés de vingt à cinquante ans qui demeurent à l'écart.

C'est pourtant de ce même segment que viennent les volontaires utilisant un détecteur. Cette pratique peut donc représenter un bon indicateur du soutien dont jouit l'archéologie dans l'opinion publique. De nombreux amateurs fournissent aux musées d'importantes





8. Un archéologue (l'auteur, Mads Ravn) au premier plan, quatre bénévoles et une machine, au cours d'une fouille.

quantités d'objets précieux. Les découvertes sont géolocalisées et une nouvelle base de données, réservée aux trouvailles effectuées au moyen de détecteurs, intitulée DIME, a été mise en place ces dernières années, sur laquelle se fait l'essentiel du travail d'enregistrement. La relative proximité et la confiance entre amateurs et professionnels (dans la société en général) fournit probablement une raison supplémentaire à cette collaboration (fig. 8 et 9). J'ai moi-même fait l'expérience, depuis le service que je dirige, de cette étroite coopération entre professionnels et amateurs en 2018, lorsque deux utilisateurs de détecteur m'ont remis plusieurs objets d'or qu'ils avaient trouvés. Avec ces personnes et d'autres bénévoles, nous nous sommes livrés

à une recherche approfondie et à des fouilles au terme desquelles 26 objets d'or ont été mis au jour, mesurés, enregistrés, tandis que le lieu de la découverte était géolocalisé. Au-delà de cette histoire, les objets découverts au Danemark par les amateurs à l'aide de détecteurs s'avèrent être remontés à la surface des sols suite aux labours de l'agriculture intensive (plus de 50 % des terres sont mises en culture). Bien que ce soit une autre histoire, je maintiens qu'à cet égard les bénévoles sauvent des objets qui sans eux seraient mis en pièces par le labourage<sup>43</sup>.

Le Musée national offre un autre exemple du peu de distance entre professionnels et amateurs : chaque année, il invite des bénévoles utilisant des détecteurs pour une journée de conférences ouvertes, il organise un déjeuner et une exposition, où les plus chanceux sont mis à l'honneur. C'est leur jour. Au Danemark, les découvertes les plus importantes ainsi réalisées donnent droit à une certaine somme, une prime nommée *Danefé*. En outre le montant de la prime dépend de la « bonne et soigneuse pratique [ayant permis les] découvertes ». En 2018, environ un million d'euros ont été versés au titre des primes récompensant les découvertes les plus précieuses<sup>44</sup>. On a peu ou pas d'exemples de dissimulation, même si l'encadrement des bénévoles et d'une science citoyenne est toujours, à bien d'autres égards, un énorme travail<sup>45</sup>.

– **Håkon Glørstad.** L'intérêt pour l'archéologie et la préhistoire en particulier, et pour l'histoire culturelle en général, demeure répandu et constant dans la population scandinave. Néanmoins la compréhension courante de l'archéologie et des points de vue qui la sous-tendent est plus floue. D'une part, certains groupes et certaines minorités revendiquent leur droit exclusif à la propriété et à la conservation du patrimoine archéologique. La réaction à ces revendications varie selon les pays scandinaves et selon les groupes d'intérêt concernés. En Norvège, les autorités conviennent généralement, jusqu'à présent, que les cinq musées universitaires sont le mieux à même de conserver les collections d'archéologie – dans la mesure où ces musées fournissent des services, des conseils et ne sont pas de simples relais de prêts pour les autres institutions muséales<sup>46</sup>. Le principe du « casseur payeur » constitue un point très sensible dans la relation entre l'archéologie comme instrument de gestion patrimoniale et l'opinion publique. Globalement, pour les organisations de défense des agriculteurs ou d'autres propriétaires terriens, c'est l'État qui devrait financer les fouilles archéologiques préventives. Les grandes entreprises tendent à adopter des positions plus pragmatiques sur le sujet.

– **Jean-Paul Demoule.** Les archéologues des pays scandinaves, et notamment au Danemark (avec Christian Jürgensen Thomsen) et en Suède (avec Oscar Montelius), ont été parmi les premiers à mettre en ordre la chronologie et les cultures de l'Europe préhistorique et protohistorique. Cette approche « historico-culturelle » (*Culture History*), de tradition germanique, a plutôt fait place, dans les dernières décennies, à des approches plus anthropologiques, socio-économiques, voire post-modernes, donc plutôt liées au monde académique anglo-saxon. Comment pourrait-on caractériser les grandes tendances intellectuelles actuelles dans l'archéologie des pays scandinaves ?

– **Kristian Kristiansen.** Les pays scandinaves ont toujours suivi les paradigmes et discours dominants, auxquels ils se sont intégrés, en commençant par le modèle français, notamment au XIX<sup>e</sup> siècle, puis allemand durant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, enfin anglo-saxon lors des cinquante dernières années. La Scandinavie a néanmoins ses spécificités, fondées sur une archéologie forte, qui s'appuie sur la culture de la preuve et de la scientificité, riche d'un long passé. Aujourd'hui même, le Danemark et la Suède sont à la pointe de la recherche sur les technologies utilisant l'ADN ancien et les isotopes du strontium et participent aux travaux menés par une poignée d'équipes internationales. Cela correspond à la tradition scandinave fondée sur une vraie collaboration entre les sciences « dures » et l'archéologie.

– **Håkon Glørstad.** Le courant actuel dans lequel s'inscrit l'archéologie scandinave pourrait être qualifié de « troisième révolution scientifique », si je peux emprunter l'expression à Kristian Kristiansen<sup>47</sup>. Cela signifie que les nouvelles méthodes et techniques scientifiques associées aux résultats de nombreuses années de numérisation et à la création d'ensembles de données de masse ont créé dans l'archéologie scandinave un nouvel environnement de recherche, très productif. Le modèle n'est pas nouveau. Mais plusieurs découvertes importantes dans des disciplines comme la cartographie génétique, la physique, la chimie ont ouvert des pistes nouvelles ou complètement repensées à l'analyse des traces du passé. On doit pourtant noter que certains de ces résultats sont présentés sous une forme et dans un langage qui ne diffèrent guère de l'approche historico-culturelle, et ont même donné lieu à des interprétations très simplifiées. Il en résulte que certaines publications ont été ou ont dû être reprises et affinées. En dépit de ces problèmes, la tendance est très claire : les données de masse, la numérisation et les nouvelles technologies scientifiques changent la donne dans l'archéologie scandinave.

Une autre tendance, connexe à ces évolutions, mérite l'attention : l'intérêt renouvelé pour la pensée d'Émile Durkheim et de ses héritiers. Les travaux de Marcel Mauss, notamment, et d'André Leroi-Gourhan connaissent, ainsi que l'anthropologie des techniques, un regain de visibilité. Par l'étude des techniques humaines en tant qu'elles sont constitutives des sociétés, l'archéologie préhistorique scandinave en général et l'archéologie de l'âge de pierre en particulier ont pu redéfinir l'étude des sociétés préhistoriques en Scandinavie. Cette évolution a en particulier constitué un

9. Bijou en or, du VI<sup>e</sup> siècle après J.-C., découvert par des prospecteurs bénévoles munis de détecteurs en collaboration avec un archéologue professionnel.



refuge pour des chercheurs en quête de méthodes solides et fiables applicables à l'étude des sociétés préhistoriques. Cette approche par la « chaîne opératoire » chère à Leroi-Gourhan s'est complétée de différentes approches évolutionnistes et comportementalistes, quoique d'autres combinaisons, tout aussi évidentes, par exemple avec les premiers travaux de Michel Foucault, n'aient pas encore suscité beaucoup d'intérêt. On pourrait voir là une réaction à une consommation exagérée, dans les années 1990 et du début des années 2000, d'analyses poststructuralistes, trop influencées par la lecture anglo-saxonne des penseurs français, qui avaient fait de ces derniers des maîtres en obscurité, ennemis par principe des structures<sup>48</sup>.

– **Mads Ravn.** Étant donné l'histoire très prégnante du Musée national et ses orientations, la recherche archéologique au Danemark est demeurée plus attachée à l'empirisme qu'en Suède ou en Norvège, plus influencées quant à elles par le post-modernisme. Au Danemark, le climat intellectuel demeure très centré sur l'objet. On y accorde beaucoup d'importance aux chronologies, aux nouvelles méthodologies, aux statistiques et aux analyses de données de l'archéologie processuelle<sup>49</sup>. L'opinion la plus répandue est que nous ne devons pas nous tourner vers les explications anthropologiques tant que nous ne maîtrisons pas les configurations matérielles fournies par les données. Il existe des exceptions<sup>50</sup>.

En deuxième lieu, le décalage de sensibilisation aux théories novatrices peut s'expliquer pour partie par la rareté des échanges et la circulation réduite des chercheurs entre les deux universités et les musées, qui ont créé une certaine passivité, tandis que toute une génération a souffert de la récession et des restrictions de financement dans les années 1980 et 1990 ; ce manque de « sang » frais a conduit à un retard d'une quarantaine d'années.

En troisième lieu, les défaillances de financement, qui pèsent sur la création de nouveaux postes et par conséquent sur la recherche fondamentale dans le secteur muséal ont réduit la masse critique en comparaison de la Norvège ou de la Suède. Aujourd'hui, les universités y remédient, au prix d'une compétition très vive, en attirant des fonds assez substantiels, parfois réunis pour des projets de recherche ponctuels. Cette tendance coïncide avec l'évolution globale des universités au cours des vingt dernières années, qui accueillent de nouveaux chercheurs, souvent étrangers, moins formatés par le modèle national. Il est ainsi plus probable que la prochaine génération d'archéologues puisse mieux faire passer dans la pratique muséale de nouvelles idées théoriques, une meilleure méthodologie et des analyses plus précises des données. Les musées demeurent cependant très attachés à une recherche inductive, empirique, au plus près des données, s'appuyant essentiellement sur les fouilles.

L'amélioration du transfert des connaissances entre les universités et les musées dépend des collaborations que les unes et les autres parviendront à nouer ; l'écart avec les universités est une source de tracas pour les musées. Ainsi les étudiants ne participent-ils plus aux fouilles engagées par ces derniers, car ils sont tenus d'achever leurs études sans les interrompre. Ils n'acquièrent donc aucune connaissance pratique dans le domaine des fouilles. C'est aujourd'hui, semble-t-il, la principale difficulté, avec le manque de fonds alloués à la recherche dans le secteur muséal et en général dans l'archéologie préventive. Sans un environnement de recherche développé, les musées ne parviendront pas à réunir les fonds nécessaires aux projets de recherche et risquent de fabriquer une archéologie répétitive<sup>51</sup>. Ce qui signifierait qu'ils perdraient leur droit moral et politique au monopole. Alors que l'État se retire, ces dernières années, de tous les secteurs, la pression sur les musées et sur les universités est extrême. La tradition de soutien aux arts et à la culture dont s'enorgueillissent les riches entreprises privées, les fondations et les mécènes ne compense que partiellement le manque d'aides de l'État pour la recherche.

– **Elisabeth Arwill-Nordbladh.** En Suède, c'est l'archéologie préventive qui produit le plus de savoir dans l'ensemble du champ archéologique. Néanmoins, les coûts étant supportés

dans la plupart des cas par les maîtres d'ouvrage, les possibilités d'études approfondies sont souvent limitées. Dans les universités, les travaux reposent essentiellement sur les doctorants et les chercheurs en post-doctorat. Il existe quelques projets d'études sur le long terme, financés par des fonds nationaux et des programmes de l'Union européenne, qui nécessitent une collaboration internationale.

De mon point de vue, les grands courants intellectuels de l'archéologie suédoise sont multifformes, débouchant sur des récits de différents types. Certaines synthèses des activités et des événements préhistoriques mettent encore en avant l'approche historico-culturelle, même si les méthodes d'analyse du matériau archéologique s'appuient sur les moyens scientifiques les plus modernes. Je n'en tirerai pas de jugement, car ces récits, comme d'autres interprétations, ont leur place dans la conversation scientifique.

L'une de ces tendances, sensible à la fois dans l'archéologie universitaire et l'archéologie préventive, consiste à recourir aux méthodes d'analyse offertes par les sciences naturelles, notamment la microtopographie ou l'imagerie haute résolution. La tendance intellectuelle actuelle est néanmoins d'articuler l'archéologie à un champ plus large du discours des sciences humaines, notamment aux études des cultures matérielles, aux études critiques du patrimoine, aux études de résilience, postcoloniales et autres recherches critiques des processus normatifs, pour ne mentionner que ces directions. Tous ces champs peuvent bénéficier de théories et de méthodes d'analyse modernes. Dans la catégorie des méthodes d'élucidation, j'aimerais inclure, comme relevant de la critique des sources, l'historiographie de l'archéologie. L'examen des contextes dans lesquels se sont développés les champs de recherche et les théories explicatives nous permettra plus facilement d'évaluer ce qui peut constituer, dans le corpus des connaissances archéologiques, une base solide pour les recherches à venir, et à l'inverse, ce qui doit être rejeté.

L'histoire de l'archéologie nous apprend notamment que les archéologues des pays nordiques ont su, au fil du temps, tirer parti de leur appartenance à une communauté de recherche nordique ou scandinave – le monde nordique comprenant également la Finlande et l'Islande. Les milieux de la recherche archéologique suédoise font souvent figure, ne serait-ce qu'en raison de la petite taille du pays, de groupe relativement limité et homogène. L'intégration de chercheurs d'autres pays nordiques à la conversation scientifique élargit son substrat et enrichit le vécu social et culturel, pour ne prendre que cet exemple, d'une équipe de recherche. Nos pays se ressemblent suffisamment pour nous permettre de nous comprendre et sont suffisamment différents pour que les points aveugles de chacun puissent être mis en lumière. Ces combinaisons d'entente et de désaccord sont souvent fructueuses pour la pensée savante.

Le développement d'une archéologie féministe et du genre à la fin des années 1970 et dans les années 1980 est un bon exemple de cette coopération nordique. C'est en Norvège, avec l'« atelier » (*workshop*) pionnier *Were they all men?*, qui s'était donné pour objectif l'étude de la répartition des rôles en fonction du sexe dans les sociétés préhistoriques, que se constitua dans la discipline le champ des études féminines et plus tard celui des études de genre<sup>52</sup>. Les mouvements qui traversaient la société fournirent la toile de fond de cette évolution, en l'occurrence les luttes pour les droits civiques des années soixante, où s'inscrivaient celles pour les droits des femmes et pour leur inclusion dans la vie sociale – il n'est sans doute pas innocent que son point de départ fût la Norvège, où commençait l'ère Gro Harlem Bruntland<sup>53</sup>. Les interrogations liées au genre, qui se développaient dans les autres branches des sciences sociales et humaines, notamment dans le monde anglophone, exercèrent aussi, bien sûr, leur influence.

Regroupant à ses débuts un nombre restreint d'acteurs, le champ s'accrut depuis la base, car c'était principalement les étudiants qui en attendaient des résultats. Un journal modeste et d'une grande ouverture, *KAN*<sup>54</sup>, qui parut de 1985 à 2005, encourageait les auteurs nordiques

à développer dans ses colonnes leurs idées et à rejoindre des séminaires nordiques, des groupes d'études et des ateliers aux différents niveaux académiques enseignés. J'ai tendance à croire qu'à ce premier stade, les gens étaient trop peu nombreux, pris individuellement dans chaque pays, pour constituer la masse critique nécessaire au lancement des études de genre, en revanche, parce qu'il existait au niveau nordique, le monde académique avait la taille nécessaire pour lancer le champ spécifique de l'archéologie du genre. Peu à peu, une optique féministe égalitaire s'intégra au discours archéologique et, depuis 2008, date de la création d'AGE (Archéologie et genre en Europe – Archeology and Gender in Europe<sup>55</sup>) comme partenaire de travail au sein de l'Association européenne des archéologues, l'archéologie des femmes, du genre et l'archéologie féministe ont pris dans l'archéologie européenne la place qui leur revenait. Néanmoins, comme l'a démontré Ing-Marie Back Danielson<sup>56</sup>, les études féministes et de genre ne constituent encore qu'une très petite part de la recherche archéologique prise dans son ensemble.

– **Liv Nilsson Stutz.** L'archéologie scandinave offre aujourd'hui de nombreux visages et regroupe un éventail assez large de courants théoriques. Dans les années 1990, l'archéologie scandinave (du moins l'archéologie suédoise) se coulait presque désespérément dans les moules interprétatifs postprocessuels et poststructuralistes de l'archéologie britannique, sans briller particulièrement par ses propres apports théoriques. Aujourd'hui, le champ fait preuve d'une plus grande confiance en lui ; le niveau intellectuel des archéologies théoriques s'est amélioré et les réseaux intellectuels se sont internationalisés, ce qui se traduit par une meilleure participation des archéologues scandinaves à l'évolution et aux progrès de leur discipline. Je prévois qu'au cours des prochaines années l'archéologie scandinave continuera à s'impliquer dans les tendances actuellement prédominantes, comme l'archéologie de l'anthropocène et du post-humanisme, et poursuivra son dialogue avec une archéologie tournée vers la spécificité ontologique des objets qu'elle étudie. De même, et c'est tout aussi important, l'archéologie scandinave participe au nouvel élan de l'archéologie scientifique et continuera, avec les autres, à exploiter et à faire avancer ce champ. Rien de tout cela ne distingue la Scandinavie des autres communautés académiques, mais au contraire, nous rattache fermement aux tendances aujourd'hui prédominantes dans l'archéologie contemporaine.

Si l'une de ces tendances est appelée à connaître un retour en force, ce serait toutefois, de mon point de vue, une archéologie explicitement féministe – j'entends par là une archéologie qui adoptera de façon décomplexée un point de vue plus inclusif et plus critique envers les normes de la production passée et présente du savoir. La Scandinavie tire souvent fierté du fait que l'égalité des genres y est respectée. Mais un coup d'œil, même superficiel, sur les hiérarchies académiques révèle que nous avons encore beaucoup de progrès à faire dans ce domaine. Le mouvement #metoo a profondément secoué l'archéologie suédoise et le débat social ; les femmes et les personnes de genre non conforme sont de plus en plus nombreuses à désirer un changement dans nos pratiques, et elles ont de plus en plus de poids. Si l'archéologie du genre est parvenue à bouleverser complètement nos pratiques dans les années 1980 et 1990, en donnant plus de visibilité aux femmes et aux personnes *queer* dans la documentation archéologique, je crois que notre champ disciplinaire est prêt pour une nouvelle avancée vers l'égalité de représentation dans le passé que nous décrivons et dans le présent où nous œuvrons.

– **Jean-Paul Demoule.** Les particularités climatiques des pays scandinaves, inhabitables pendant toute la dernière glaciation, l'arrivée tardive de l'agriculture et de l'élevage (Néolithique) dans ces régions, voire la construction tardive d'entités étatiques (au Moyen Âge seulement, et encore), représentent-elles un modèle différent et original de trajectoire historique, par rapport aux régions européennes situées plus au sud ?

– **Elisabeth Arwill-Nordbladh.** La spécificité des pays scandinaves tient à beaucoup de choses, parmi lesquelles on peut compter la géographie, le climat, les variations saisonnières et les conditions de communication qui en découlent. Au cours du temps, les pays scandinaves se sont relativement peu peuplés si on les compare au Sud de l’Europe. D’un point de vue géopolitique, ces traits particuliers ont fait de la Scandinavie une région propice à l’installation de populations migrantes, ce que confirme la recherche actuelle sur les restes d’ADN ancien.

Les variations saisonnières, avec leurs hivers obscurs et leurs étés éclairés, ont certainement joué un rôle important. Elles ont dû créer un rythme correspondant d’organisation de la subsistance et de la vie sociale, de configuration de la culture matérielle et de bien des domaines, peut-être différent, pour ces raisons, de celui qui prévalait dans des pays plus proches de l’équateur, qui ne connaissent pas les mêmes périodicités annuelles. Cela peut aussi vouloir dire que la saison durant laquelle le soleil brille presque vingt-quatre heures consécutives représentait un temps d’activité intense, tandis qu’on travaillait moins dans la période de l’année où les jours sont courts. Ce que l’ampleur des variations saisonnières a incontestablement marqué, ce sont les voyages et les communications. Si l’été permettait les communications maritimes entre la Scandinavie et le monde méditerranéen ainsi qu’avec le continent européen, les glaces et la neige durant l’hiver encourageaient les communications avec les régions circumpolaires et avec l’Eurasie. Les recherches dans ces domaines articulent une partie du débat aux théories de la phénoménologie, approches qui ne sont pas très développées, à ma connaissance, au sein de l’archéologie suédoise.

– **Kristian Kristiansen.** À cet égard, la Scandinavie appartient à l’Eurasie occidentale tempérée, et les études génétiques récentes ont fortement corroboré ce lien macro-historique<sup>57</sup>.

– **Liv Nilsson Stutz.** La réponse est probablement oui... et non à la fois. Certaines évolutions semblent originales – ainsi la transition vers le Néolithique. Je ne saurais dire si c’est une question de climat (en faisant exception de l’âge glaciaire) ou d’adaptation et de choix. Ce qui m’intéresse le plus, c’est la façon dont ces évolutions nous permettent de repenser nos modèles. Ces points de divergence nous poussent à nous poser des questions pertinentes sur la multiplicité des possibilités de l’expérience humaine. Ainsi le prolongement du Mésolithique tardif en Scandinavie nous invite en premier lieu à nous demander pourquoi les gens auraient résisté au mode de vie néolithique. Pourquoi son expansion s’arrête-t-elle, et pourquoi à cet endroit ? Ce n’est pas si difficile à comprendre si vous commencez à réfléchir aux conséquences de la transition vers l’agriculture pour des communautés de chasseurs cueilleurs parvenus à un haut degré d’efficacité et vivant dans un certain confort, mais n’eût été la résistance des chasseurs-cueilleurs-pêcheurs d’Ertebølle à l’expansion de la culture à Céramique linéaire (vers 5400 à environ 3950 avant J.-C.), nous n’aurions peut-être pas pu nous poser ces questions. En ce sens, ces exemples nous aident à mieux comprendre aussi les évolutions dans d’autres régions d’Europe. Nous pouvons dès lors nous demander : « pourquoi ont-ils, au fond, adopté l’agriculture ? Que leur apportait-elle vraiment ? Quelle fut l’expérience vécue de ce changement dans la préhistoire humaine ? » De même, la persistance de modes de vie reposant sur la chasse, la cueillette et la pêche dans les régions septentrionales de la Scandinavie et autour de la mer Baltique pendant une bonne part de la période néolithique continue de questionner avec insistance les notions préconçues selon lesquelles l’histoire humaine progresse dans une direction dont la néolithisation constitue l’une de ses étapes fondamentales. Les choses sont indéniablement plus compliquées, et si nous le concevons peut-être intellectuellement, ces exemples concrets dans la documentation archéologique nous permettent d’y voir plus clairement.

La position géographique de la Scandinavie implique également des connections entre le Nord et l'Est et pose la question du sens des influences. Là encore, cela nous invite à secouer nos préjugés, déterminés par les relations politiques historiques et contemporaines, qui nous incitent à croire que tout ce qui modifie l'expérience vécue vient toujours d'Europe continentale. Ces idées sont banales à plus d'un titre, mais leur valeur ne réside pas tant dans le résultat que dans la façon d'y parvenir, et en ce sens, elles nous permettent de réfléchir plus profondément à l'expérience humaine du passé.

– **Mads Ravn.** Il est difficile de répondre à cette question. L'impression qui prévaut, généralement, est que la Scandinavie a plus ou moins vécu dans les marges de l'Europe, ce qui signifie que les essences d'arbres, les variétés d'herbes, les espèces animales et les types d'objets, les cultures et les systèmes y sont parvenus beaucoup plus tard. Ce décalage fut souvent un problème et parfois un avantage. Au Mésolithique, les populations du Sud de la Scandinavie sont parvenues à maintenir un mode de vie de chasseurs-cueilleurs environ un millénaire de plus qu'au sud immédiat de l'Elbe. Était-ce un choix ou la conséquence d'une position géographique périphérique en Europe ? Beaucoup penchent en faveur de la première hypothèse. Il ne fait aucun doute que dans la Scandinavie du Sud, au contraire de la Scandinavie du Nord, la cause n'est pas à chercher dans l'impossibilité de cultiver le blé ou l'amidonner, ou plus généralement de développer l'agriculture, en raison des conditions climatiques.

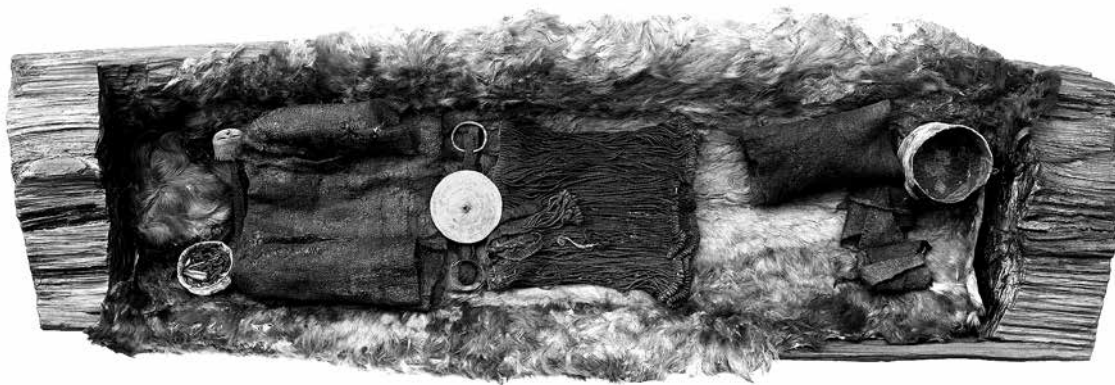
En outre, l'âge du bronze est parvenu tard dans le Sud de la Scandinavie alors que de récentes recherches laissent penser qu'existaient des relations interpersonnelles. On a récemment suggéré que la fille d'Egtved, qui vivait au début de l'âge du bronze (1370 avant J.-C. ; **fig. 10**), n'était pas originaire du Danemark, mais appartenait à la haute société internationale<sup>58</sup>. Les corps de l'âge du fer conservés dans des tourbières semblent dans une certaine mesure avoir été ceux de migrants<sup>59</sup>.

Historiquement, il semble qu'il y ait eu un décalage avec l'Europe centrale et méridionale, puisque le développement de sociétés complexes et du christianisme surviennent plus tard<sup>60</sup>. En outre, au I<sup>er</sup> millénaire, l'utilisation de navires à voiles paraît s'être répandue tardivement en Scandinavie, si l'on en croit l'archéologie, pas avant le premier âge viking (vers 700 après J.-C.).

C'est frappant, parce que cette technologie était connue depuis des milliers d'années en Europe du Sud. À partir de l'âge viking tardif, la région semble avoir rattrapé le reste de l'Europe.

Les répercussions d'une position relativement marginale vis-à-vis du centre de l'Europe se manifestent très tôt, et peuvent expliquer

**10.** Cercueil de femme, âge du bronze (vers 1370 avant J.-C.), bois de chêne, provenant d'Egtved (Danemark), Copenhague, Musée national du Danemark.



des trajectoires de défiance et de décalage dans l'intégration politique et économique à l'Europe – aujourd'hui à l'Union européenne. Un de mes collègues (ici présent) en a présenté un intéressant exemple : la répartition de la culture des Vases à entonnoir (vers 3900 avant J.-C.) et des mégalithes en Scandinavie (vers 3600 avant J.-C.) en général et en Norvège en particulier correspond aux régions qui ont voté en faveur de l'adhésion à l'Union européenne. C'est peut-être une coïncidence ; elle n'en est pas moins frappante, suggérant que la distance au centre compte, non seulement à l'âge de pierre, mais dans le « village mondialisé »<sup>61</sup>.

– **Håkon Glørstad.** Les sociétés scandinaves, tout au long de leur histoire, ont toujours été fortement liées à la mer et à la vie maritime. Plus on va vers le nord et vers l'ouest, plus cette tendance est manifeste. La réinstallation sur la Péninsule scandinave après l'âge glaciaire, l'introduction tardive de l'agriculture, l'essor de sociétés remarquables à l'âge du bronze, et l'âge viking, avec sa remarquable expansion, tous ces épisodes furent intimement dépendants de la vie maritime (**fig. 11**). Cela ne signifie pas bien sûr que les sociétés scandinaves se développèrent en dehors de l'Europe agraire, ni que le reste du continent fût indifférent aux choses de la mer. Je voudrais pourtant mettre l'accent sur l'importance particulière de la vie maritime dans la préhistoire scandinave. Comme l'a si justement noté Marshall Sahlins, dans *Apologies to Thucydides*, les domaines ou les royaumes maritimes engendrent des attitudes différentes envers l'organisation, la mobilité, le pouvoir et l'histoire de celles qui prévalent dans les royaumes qui tirent de la terre leur légitimité. Il est remarquable que lorsque les pays scandinaves se constituent en États, à la fin de la période médiévale, plusieurs des rois les plus puissants et les plus influents constituent leur pouvoir comme « rois des mers », régnant par leur force et leur pouvoir sur les eaux. Ce furent les descendants de ces rois, qui, quelques siècles plus tard, jetèrent les fondations de la gestion scandinave du patrimoine en affirmant les droits et le pouvoir de la Couronne sur les objets oubliés du passé. On peut douter qu'ils aient prévu l'importance de leurs lois pour la future gestion du patrimoine ; il est pourtant fascinant de voir à quel point ces législateurs ont mêlé passé et présent, et ont ainsi participé de l'intégration de nos temps anciens à la société contemporaine.

Les contributions d'Elisabeth Arwill-Nordbladh, Håkon Glørstad, Kristian Kristiansen, Liv Nilsson Stutz et Mads Ravn ont été traduites de l'anglais par François Boisvion.



**11.** Deux navires de pêche traditionnels, dits *Fembøring*, construits en 1974 en Norvège, prirent la mer pour l'Islande. Ils constituaient à la fois des présents à l'occasion du centenaire de l'indépendance islandaise et une claire référence à la tradition maritime qui imprègne le monde nordique. Photographie de Harald K. Celius, collections du Musée maritime de Norvège (Oslo).



## Elisabeth Arwill-Nordbladh

Elisabeth Arwill-Nordbladh est professeure émérite d'archéologie au département des études historiques de l'université de Göteborg, en Suède. Ses recherches portent sur les études de genre et féministes ainsi que sur l'historiographie de l'archéologie et de l'ère viking.

## Jean-Paul Demoule

Jean-Paul Demoule est professeur émérite de protohistoire européenne à l'université Paris 1 – Panthéon-Sorbonne et membre honoraire de l'Institut universitaire de France.

## Håkon Glørstad

Håkon Glørstad est professeur d'archéologie et directeur du musée d'histoire culturelle de l'université d'Oslo. Ses recherches concernent notamment la gestion du patrimoine culturel, l'archéologie de l'âge de pierre et la théorie archéologique.

## Kristian Kristianson

Kristian Kristiansen est professeur d'archéologie au département des études historiques de l'université de Göteborg, en Suède. Diplômé de l'université d'Aarhus, spécialiste de l'âge du bronze, il a mené des fouilles archéologiques en Scandinavie, en Sicile et en Hongrie. Il s'est intéressé particulièrement à l'archéologie théorique, à la gestion du patrimoine, à l'art rupestre et récemment aux connexions entre archéologie et paléogénétique.

## Liv Nilsson Stutz

Liv Nilsson Stutz est bio-archéologue, formée en Suède (doctorat de l'université de Lund) et en France (université Toulouse 2 – Le Mirail / université Bordeaux 1), spécialisée en archéothanatologie, dans les pratiques funéraires et dans la théorie des rituels, dans l'archéologie des chasseurs cueilleurs et dans le rôle de l'archéologie et du patrimoine culturel sur la perception de l'identité politique. Elle est actuellement maître de conférences en archéologie à l'université Linné en Suède.

## Mads Ravn

Mads Ravn, diplômé (doctorat) de Cambridge, est archéologue. Depuis 2014, il est directeur de l'archéologie et de la recherche aux musées de Vejle, dans le Jutland central, au Danemark, une institution qui conduit aussi de nombreuses fouilles. Il a auparavant vécu et travaillé six ans en Norvège, où il a dirigé le musée d'archéologie de l'université de Stavanger (2008-2012) puis le département d'archéologie de l'université d'Oslo et du Musée d'histoire culturelle (2012-2014).

## NOTES

1. Pour la Norvège voir : J. Kyllingstad et T. Rørvik, *Universitetet i Oslo 1870-1911, Vitenskapens Universitet*, Oslo, Unipub Forlag, 2011.
2. B. Trigger, *A History of Archaeological Thought*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992 ; C. Keller, *Arkeologi-Virkelighetsflukt eller samfunnsforming*, Oslo, Universitetsforlaget, 1978.
3. Isa Trøim, *Arkeologisk forskning og det lovregulerte fornminnevernet: en studie av fornminnevernets utvikling i perioden 1905-1978*, Oslo, Universitetets Oldsaksamling (Varia, 49), 1999.
4. Kristian Kristiansen, « A Social History of Danish Archaeology (1805-1975) », dans Glyn Daniel (dir.), *Towards a History of Archaeology*, Londres, Thames and Hudson, 1981, p. 20-44.
5. Kristian Kristiansen, « A Short History of Danish Archaeology », dans K. Kristiansen (dir.), *Archaeological Formation Processes. The Representativity of Archaeological Remains from Danish Prehistory*, Copenhagen, Nationalmuseet / Arnold Busck, 1985, p. 12-34 ; Henrik Thrane, *Kongen, Jægermesteren og Livskytten. Frederik den Syvendes arkæologiske mani*, Copenhagen, Nationalmuseet, 2014, p. 227.
6. Kristiansen, 1981, cité n. 4 ; Kristian Kristiansen, « Danish Archaeology in the 1980s. », dans *Journal of Danish Archaeology*, n° 3, 1984, p. 205-213 ; Thrane, 2014, cité n. 5.
7. Jens Vellev, *Jelling, Sommeren 1861. Frederik 7.s og J.J.A. Worsaaes udgravninger*, Højbjerg, Wormianum, 2012.
8. Tom Christensen, « Jysk Arkæologisk Selskabs Skrifter », dans *Lejre bag myten. De arkæologiske udgravninger*, Aarhus, Aarhus Universitetsforlag, 2016, p. 87.
9. Mads Ravn, « The Anglo-Saxons Were Worse than the Vikings », 2018 [en ligne, URL : <http://sciencenor-dic.com/anglo-saxons-were-worse-vikings> (consulté le 1<sup>er</sup> février 2019)] ; Mads Ravn, « Roads to Complexity: Hawaiians and Vikings Compared », dans *Danish Journal of Archaeology*, vol. 7, n° 2, 2018, p. 119-132 [en ligne, URL : <https://doi.org/10.1080/21662282.2018.1468147>].
10. Rasmus Glenthøj, « The Danish State and the Napoleonic Wars », dans Ute Planert (dir.), *Napoleon's Empire: European Politics in Global Perspective*, actes du colloque (Paris, Institut historique allemand, 2012), Houndmills, Basingstoke, Hampshire / New York, NY, Palgrave Macmillan, 2015, p. 187-198.
11. Jes Martens, Mads Ravn (dir.), *Pløvejord som Kontekst. (The Plough Zone as Context). Nye udfordringer for forskning, forvaltning og formidling*, Oslo, Portal, 2016 ; voir, en particulier : Andres S. Dobat, « Metal Detecting in Denmark. Advantages and Disadvantages of the Liberal Model », p. 51-68.
12. Mads Ravn, « Analogy in Danish Prehistoric Studies », dans *Norwegian Archaeological Review*, vol. 26 (2), 1993, p. 59-75 [en ligne, DOI :10.1080/00293652.1993.9965559] ; *Idem*, « Med Müller til Aftenselskab i Glyptoteket », dans *Aarbøger for Nordisk Oldkyndighed og Historie*, 1996, p. 149-167.
13. Ravn, 1993, cité n. 12.

14. Ravn, 1993, cité n. 12, p. 64.
15. Ola Jensen, *Historiska forntider. En arkeologihistorisk studie över 1000-1600-talens idéer om forntider och antikviteter*, Göteborg, Institutionen för arkeologi, Göteborgs universitet, 1999 ; Eadem, *Forntid i historien*, Göteborg, Institutionen för arkeologi, Göteborgs universitet, 2002 ; Evert Baudou, *Den nordiska arkeologins historia*, Stockholm, Almqvist & Wiksell International, 2004.
16. Pierre Nora, *Les Lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1984-1992.
17. Carl-Axel Moberg, « Den nyttiga fornforskningen – en skiss till en åskådnings historia och karakteristik », dans *Lychnos*, 1984, p. 133-157.
18. Olaus Magnus, *Historia de gentibus septentrionalibus*, Rome, 1555, livre VIII, chap. I.
19. Olaus Magnus, 1555, cité n. 18.
20. Olaus Magnus, 1555, cité n. 18, livre I, chap. XXXI.
21. Ola Jensen, « “Antiqua serva”: Några brottstyc-ken ur den tidiga minnesvårdens rättskultur », dans H. Alexandersson, A. Andreeff et A. Bünz (dir.), *Med hjärta och hjärna*, Göteborg, département des études historiques, université de Göteborg, 2014, p. 128.
22. Mats G. Larsson, « Mora sten och Mora ting (The Stone and Assembly of Mora) », dans *Fornvännen, Journal of Swedish Antiquarian Research*, n° 105, 2010, p. 291-303, ici p. 293 [en ligne, URL : [http://samla.raa.se/xmlui/bitstream/handle/raa/3256/2010\\_291.pdf?sequence=1&isAllowed=y](http://samla.raa.se/xmlui/bitstream/handle/raa/3256/2010_291.pdf?sequence=1&isAllowed=y) (consulté le 23 février 2019)].
23. Voir néanmoins Mads Ravn, « It's About Knowledge not Systems – a Contribution to a Complex Discussion of Good, Bad and Ugly Production of Archaeological Knowledge in Europe », dans *World Archaeology*, vol. 45, n° 4, 2013, p. 642-652.
24. Kristian Kristiansen, « Contract Archaeology in Europe: an Experiment in Diversity », dans *World Archaeology*, vol. 41, n° 4, 2009, p. 641-648 [en ligne, URL : <https://doi.org/10.1080/00438240903371486> (consulté le 19 mars 2019)].
25. Troim, 1999, cité n. 3.
26. Mogens Bencard, « Museerne og Verdensordenen. Kunstkammerets Opståen og Grundidé », dans *Nordisk Museologi*, n° 1, 1993, p. 3-16 et *Rosenborg Studier*, Copenhagen, 2000, p. 157-173 (« The Museums and the Order of the Universe ») ; Jørgen Jensen, *Thomsens Museum. Historien om Nationalmuseet*, Copenhagen, Gyldendal, 1992.
27. Håkon Glørstad, « Trends in Scandinavian Cultural Heritage Management in the 2000s », dans Predrag Novaković (dir.), *Recent Developments in Preventive Archaeology in Europe*, actes du colloque (22nd EAA Meeting, Vilnius, 2016), Ljubljana, Ljubljana University Press, 2016, p. 81-91.
28. Moberg, 1984, cité n. 17 ; Baudou, 2004, cité n. 15.
29. Benedict Anderson, *Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, Londres / New York, Verso, 1983.
30. Baudou, 2004, cité n. 15, p. 213.
31. Oscar Almgren, « Uppgifter för fornforskningen i Östergötland. Ur ett föredrag vid Östergötlands Fornminnesförenings årsmöte i Linköping den 8 december 1906 », dans *Meddelande från Östergötlands Fornminnesförening*, 1906, p. 31-37 (p. 37).
32. *Ibidem*.
33. Baudou, 2004, cité n. 15, p. 213.
34. Anders Högberg, *Mångfaldsfrågor i kulturminnesvården. Tankar, kunskaper, processer 2000-2012*, Lund, Nordic Academic Press, 2013, p. 17.
35. Chantal Mouffe, *Agonistique : penser politiquement le monde*, Denyse Beaulieu (trad. fra.), Paris, Beaux-Arts de Paris Éditions, 2014 [éd. orig. : *Agonistics: Thinking The World Politically*, Londres / New York, Verso, 2013].
36. Kristina Lindholm, « Arkeologiska utgrävningar på Snarsmon », dans Bodil Andersson (dir.), *Snarsmon – resandebyn där vägar möts*, Uddevalla, musée de Bohuslän, 2008, p. 74-103.
37. Maria Persson, « Arkeologiska perspektiv på romers och resandes historia », dans Ingrid Martins Holmberg (dir.), *Vägsälens kulturarv – kulturarv vid vägsäl. Om att skapa plats för romer och resande i kulturarvet*, Göteborg / Stockholm, Makadam förlag, 2014, p. 87-88 ; <http://reisendekartet.no/sv/>.
38. Voir la note manuscrite datée du 29 septembre 1512, tirée du *Stockholms stads tänkebok* (Archives de la ville de Stockholm) et reproduite en ligne sur le site du musée de Bohuslän : <https://www.bohuslans-museum.se/samlingar-och-historia/tankeboken-1512/>
39. Josefine Hjort, « Utvärdering av Bohuslans museums verksamhet med och om resandefolket », 2014 [en ligne, URL : [http://bohuslansmuseum.iplace.se/wp-content/uploads/2015/12/Utvardering\\_Resande\\_2015\\_7\\_11527\\_web.pdf](http://bohuslansmuseum.iplace.se/wp-content/uploads/2015/12/Utvardering_Resande_2015_7_11527_web.pdf) (consulté le 19 mars 2019)].
40. Ingrid Martins Holmberg, Kristian Jonsson, « Kulturarvsprojektet Resandekartan – Nationsöverskridande platshistoria », dans Holmberg, 2014, cité n. 37, p. 181-221 ; <http://reisendekartet.no/sv/>.
41. Ingrid Martins Holmberg, Sebastian Ulfsgård, « Kulturarvssektorns kunskap om romers och resandes historiska platser. En kunskapsöversikt », dans Holmberg, 2014, cité n. 37, p. 127-180.
42. Holmberg, 2014, cité n. 37 ; Anna Arnberg (dir.), *Skarpnäckslägrät. Arkeologisk undersökning av en svensk-romsk lägerplats vid Flatenvägen i Skarpnäck*. Statens historiska museer FoU rapport 17, 2017 [en ligne, URL : [http://historiska.se/wp-content/uploads/2017/04/Skarpnackslagret\\_FoU-rapport-17.pdf](http://historiska.se/wp-content/uploads/2017/04/Skarpnackslagret_FoU-rapport-17.pdf)].
43. Mads Ravn, « In Defense of Small Things Forgotten », dans *Norwegian Archaeological Review*, vol. 47, n° 2, 2014, p. 205-209.
44. Chiffres mentionnés dans une présentation de P. V. Petersen au musée national de Jelling, le 26 janvier 2019.
45. Voir Dobat, 2016, cité n. 11 ; Ravn, 2014, cité n. 43.
46. Rapport du Parlement norvégien (*Stortingsmelding*), « Tingenes tale – Universitetsmuseene. Det kongelige Kunnskapsdepartement », Oslo, 2008, p. 15.

47. Keith Kristiansen, « Towards a new Paradigm? The Third Science Revolution and its Possible Consequences in Archaeology », dans *Current Swedish Archaeology*, n° 22, 2104.
48. J. Apel, H. Glørstad, H. Knutsson et K. Knutsson, « The Early Settlement of Northern Europe: Technology and Communication », dans Håkon Glørstad, Kjel Knutsson, Helena Knutsson and Jan Apel (dir.), *The Technology of Early Settlement in Northern Europe: Transmission of Knowledge and Culture The Early Settlement of Northern Europe*, Bristol, CT, Equinox Publishing, 2017, chap. I, p. 1-22.
49. Ravn, 1993, cité n. 12.
50. Voir, par exemple, Kristian Kristiansen, « Ideology and Material Culture: an Archaeological Perspective », dans Matthew Spriggs (dir.), *Marxist Perspectives in Archaeology*, Cambridge / New York, Cambridge University Press, 1984, p. 72-100.
51. Ravn, 2013, cité n. 23.
52. Reidar Bertelsen, Arnvid Lillehammer et Jenny-Rita Næss, *Were They All Men? An Examination of Sex Roles in Prehistoric Society*, actes du séminaire (Rogaland, Utstein Kloster, NAM Forskningsseminar n° 1, 1979), Stavanger, Arkeologisk museum i Stavanger, 1987.
53. Médecin, travailliste, première femme ayant accédé à la fonction de Premier ministre, elle fut plus tard présidente de la commission des Nations Unies sur le développement, où elle forgea le concept de « développement durable », et directrice de l'OMS, NdT.
54. *Kvinner i arkeologi i Norge* [« Femmes dans l'archéologie en Norvège »], 1985-2005, vol. 1-25.
55. <http://www.archaeology-gender-europe.org/>.
56. Ing-Marie Back Danielsson, « Much Ado about Nothing. Gender research within Archaeology », dans Ing-Marie Back Danielsson, Susanne Thedéen (dir.), *To Tender Gender – the Pasts and Futures of Gender Research in Archaeology*, actes du colloque (Stockholm University, 2010), Stockholm, Stockholm University, 2012, p. 17-32.
57. Voir également : Morten E. Allentoft, Martin Sikora, Eske Willerslev et al., « Population genomics of Bronze Age Eurasia », dans *Nature*, vol. 522, 2015, p. 167-172 [en ligne, URL : <https://doi.org/10.1038/nature14507>].
58. K. Frei, U. Mannering, K. Kristiansen, M. E. Allentoft, A. S. Wilson, I. Skals, S. Tridico, M. L. Nosch, E. Willerslev, L. Clark et R. Frei, « Tracing the Dynamic Story of a Bronze Age Female », dans *Nature, Scientific Reports*, vol. 5, article n° 10431 (2015). Un récent article questionne cependant cette hypothèse : E. Thomsen, R. Andreasen, « Agricultural lime disturbs natural strontium isotope variations: implications for provenance and migration studies », *Science Advances*, 2019, vol. 5, p. 1-11 [en ligne, DOI : 10.1126/sciadv.aav8083].
59. K. Frei, U. Mannering, D. T. Price, R. B. Iversen, « Strontium Isotope Investigations of the Haraldskær Woman – a Complex Record of Various Tissues », dans *ArcheoSciences, revue d'archéométrie*, n° 39, 2015, p. 93-101.
60. Ravn, 2018b, cité n. 9.
61. Communication personnelle d'Håkon Glørstad.